L'HÉMISPHÈRE,

Journal Littéraire et Politique.

NO. XXVII. PHILADELPHIE, 4 AOUT, 1810. VOL. II.

TEL EST L'EFFET DE LA VÉRITÉ, ON LA REPOUSSE; MAIS EN LA REPOUSSANT ON LA VOIT, ET ELLE PÉNÈTRE.

ADRESSE
De l'Editeur de L'Hémisphère aux Républicains Américains *dans les Etats-Unis.*

En présentant le premier numéro du second volume de ce Journal, l'Editeur s'adresse respectueusement au public, et particulierement aux *Républicains Américains.* Il a l'honneur de leur représenter, que depuis son établissement en Octobre 1809, ce journal a soutenu quantité de pertes sérieuses--Que dans ce période il a perdu plus de sept cent de ses souscripteurs, principalement Français résidans à Philadelphie, New-York, Baltimore et Charleston, (C. du S.) qui refusent de payer même à présent, l'argent qu'ils auraient dû payer d'avance. Mais ceci n'est pas tout. Ces Messieurs ont non seulement retiré leur appui du Journal et refusé le payement de l'argent légitimement dû, mais ils vomissent journellement les plus grandes injures contre l'Editeur, dans l'intention de détruire son nouvel établissement, pour des raisons les plus absurdes et les plus frivoles, et par des motifs, à ce qu'il croit, les plus iniques et les plus corrompus.

Ils prétendent, par exemple, que l'Editeur de L'Hémisphère est inimical aux vues et aux intérêts de Bonaparte, le but duquel est évidemment d'établir un *Empire Universel*, et la destruction de la *Liberté* sur toutes les parties du Globe. Qu'il ne justifie pas dans son Journal les agressions, les outrages et les énormités des Français, et que, par conséquent il n'est pas en droit de prétendre à l'appui des Français. Ils ont de plus essayé de noircir l'Editeur en l'appelant un *Renégat*, et pour cette raison ils lui retiennent injustement l'argent qui lui est dû. En un mot, ils essayent par toutes sortes de ruses, de moyens honteux et déshonnêtes de détruire la réputation et l'existence de L'Hémisphère, parce que l'Editeur ne veut pas scandaleusement et vicieusement abandonner ce qu'il croit être les vrais et salutaires principes de la politique du gouvernement américain, (principes établis et suivis par l'immortel Washington) et pallier les entreprises et aider les desseins de Napoléon Bonaparte, le Tyran de l'Europe, l'ennemi de l'Amérique, et qui a juré une guerre exterminatrice contre la liberté de tous les peuples. Telles sont quelques-unes des bases extraordinaires sur lesquelles un nombre de Français dans les Etats-Unis font des efforts pour étouffer dans sa naissance l'établissement de L'Hémisphère; et telle est en un mot, la marche qu'ils

suivent pour promouvoir les desseins hostiles que le despote a formé contre la liberté et les institutions de l'heureux pays qui leur a donné un asyle et tendu une main généreuse.

Mais il y manque un autre degré pour compléter la gradation du mal médité contre l'Editeur de L'Hémisphère, par les instrumens et les agens de Bonaparte dans les Etats-Unis. Croira-t-on que plusieurs d'entreux ont eu la hardiesse de lui donner à entendre que l'on pourrait se saisir de sa personne et le transporter en France, pour répondre à son manque de loyauté et de fidélité à l'usurpateur qui s'est assis sur le trône des doux et généreux Bourbons. Il est vrai que l'Editeur n'a aucune crainte sérieuse quand à l'exécution de ce dessein perfide. Cependant, il n'est pas moins certain que si les mercenaires du Corse parvenu avaient la témérité de l'entreprendre, il trouveraient plus d'obstacles à saisir et à transporter un simple individu hors de ce pays qu'ils en ont éprouvé pour enlever le noble Duc d'Enghien et ensuite l'assassiner, et même à attirer en France l'infortuné Roi d'Espagne, Ferdinand VII pour le dépouiller de sa couronne, et ensuite le condamner à un emprisonnement perpétuel.

L'Editeur de L'Hémisphère, ne fait profession d'aucun sentiment de haine envers les Français, les considérant simplement comme tels. Il n'est nullement hostile contre les Français qui ont de l'honneur et des principes. En réalité, s'il se connait lui-même, il est l'ami de tout mortel possédant des sentimens humains. Nonobstant cela, l'estime qu'il a pour la vérité l'oblige de déclarer que la cause de la France dans le présent conflit est une des plus iniques et des plus injustes qui ait jamais été entreprise par une nation ; et que quand à Napoléon Bonaparte, il a développé le caractere et les vices d'un Despote depuis qu'il s'est revêtu lui-même de l'autorité d'un Chef Militaire. L'on pourrait ajouter que depuis le commencement de sa carriere militaire jusqu'au tems présent, qu'il a montré, malgré ses pompeuses professions d'amour pour la liberté républicaine et ses dénonciations ameres contre la royauté, une soif insatiable pour le pouvoir suprême, et que la passion dominante de son ame était l'ambition la plus démesurée. Et pour gratifier cette passion, il s'est rendu coupable des plus grands forfaits et a commis les crimes les plus inouis. Forfaits qui auraient forcé des pleurs d'un *Néron* ou d'un *Domitien*, et des crimes qui auraient épouvanté et fait frémir l'âme d'un *Caligula*.

Comment se peut-il qu'un Français qui aime son pays, se glorifie des succès d'un Depote qui l'a enchainé ? Comment peut-il être dévoué aux intérêts d'un chef, dont les crimes marqueront d'une tache ineffaçable les annales de la France ? Comment peut-il se réjouir dans la fortune d'un Commandant qui fait couler le sang de ses proches et de ses compatriotes dans des guerres entreprises seulement pour assouvir sa propre gloire, et gratifier son penchant pour le pouvoir suprême et son inclination à faire couler le sang, et qui ne tend finalement qu'à son agrandissement personnel ? En un mot, comment se peut-il faire qu'un homme de quelque nation qu'il soit, qui a prêté le serment de fidélité au gouvernement américain, et qui jouit des douceurs de la liberté américaine, s'attache à la cause d'un tyran, dont l'objet est de subjuguer tous les peuples, et d'anéantir tous les priviléges de la race humaine ? Cepen-

dant, quoiqu'on ôserait à peine se l'imaginer, il existe véritablement de tels caracteres dans le sein des Etats-Unis, et même en très grand nombre.

Pour aider à découvrir et à frustrer les trames et les complots scélérats de tels caracteres, et pour détourner par ce moyen la ruine méditée par Bonaparte contre le peuple et le gouvernement de cet heureux pays, l'Editeur de L'Hémisphère offre ses services aux Républicains Américains, disciples dans l'école de l'illustre Washington. Et afin d'atteindre ce but si important, il s'engage fidellement de dévouer le peu de talens et de qualités qu'il possede au maintien d'une cause si juste, et en outre il fera tous ses efforts pour remplir la tâche d'une sentinelle vigilente et fidelle.

Afin d'exciter la vigilence et les efforts des amis de la liberté et de l'indépendance dans la crise actuelle, l'Editeur se croit obligé d'observer qu'il y a dans le moment présent, un projet formé pour l'établissement d'un autre Journal Français dans la Cité de Philadelphie, qui doit être dévoué exclusivement aux intérêts et aux vues de la *Faction Française*. Cette Faction, comme il en a été déjà fait mention est dévouée aux projets, et n'est vraiment qu'une arme entre les mains du perfide Napoléon. Ce journal pourrait bien être appellé le Journal Impérial. L'établissement d'un nouveau Journal Français dans la Cité de Philadelphie en opposition à L'Hémisphère n'est point idéal, mais il est pleinement prouvé par le *Prospectus* du Journal, une copie duquel est entre les mains de l'Editeur de L'Hémisphère.

Imbu de ces sentimens, et animé d'un attachement vif et sincere pour ce pays, dans lequel il se propose de passer le reste de ses jours, l'Editeur de L'Hémisphère se hazarde, non sans quelque espérance de succès, de solliciter l'encouragement et l'appui de ses compatriotes Américains qui sont opposés à l'ambition sans bornes de Bonaparte, et qui sont propices à la Liberté et à l'Indépendance des Etats-Unis.

J. J. NEGRIN.

Philadelphie, 4 *Août*, 1810.

[Les observations suivantes sur le mariage de Bonaparte, extraites d'un Journal très estimé imprimé à Londres, étant remplies de justesse et de solidité, nous sommes persuadé que nos lecteurs nous sauront bon gré de leur donner une place dans L'Hémisphère.]

OBSERVATIONS SUR LE MARIAGE DE BONAPARTE.

Pleurons les erreurs des rois, détestons la lâcheté ou la trahison de leurs ministres, mais n'ajoutons pas par une censure trop vive aux douleurs et à l'humiliation de la légitimité. Les sacrifices qui nous étonnent, qui nous indignent aujourd'hui, sont la suite de ceux que nous avons à peine aperçus dans le commencement de la grande lutte qui existe depuis plus de vingt ans entre la rébellion et la légitimé. Des brigands épousent des princesses, parce que, depuis long-tems, les rois ont traité avec des brigands, parce qu'on a mis le crime heureux au rang des puissances de la terre, parce qu'on a considéré comme un gouvernement constitué, l'œuvre de l'anarchie et du régicide. Le mal vient de loin, il s'est identifié avec l'ordre social, et ce n'est que par une crise terrible que se détruira ce monstrueux amalgame.

Des têtes couronnées ont trombé sous la hâche des bourreaux, le rejeton d'une famille antique et essentiellement royale a été victime de la barbare politique, des remords, des

frayeurs de ceux qui avaient tué son pere et sa mere: de tels forfaits sont maintenant oubliés, on n'a plus de larmes pour ces grandes et terribles infortunes; l'insensibilité et l'égoïsme, résultats funestes de l'imprévoyance, ont, dès le principe, glacé tous les cœurs dont la généreuse indignation aurait dû faire trembler les scélérats; et c'est après avoir oublié, en quelque sorte, les catastrophes et les attentats de l'affreuse époque que nous venons de parcourir, que tout-à-coup l'opinion éteinte se ranime pour vouer à l'exécration des peuples un acte qui n'est que le complément de tout ce que nous avons vu depuis le commencement de la révolution française!!!

Voyez l'Europe inondée de sang, voyez ces nations qui gissent mutilées sur leurs campagnes ravagées, dans leurs cités qui tombent en ruines; voyez ces hommes loyaux et courageux qui ont servi la légitimité malgré ses fautes, qui se sont attaché à elle, malgré ses revers, voyez-les payant partout de leurs têtes, leur inutile mais généreux dévouement, sacrifiés par la timidité de ceux qui ont encouragé leurs efforts, désarmés lâchement par ceux qui ont armé leurs bras: ce sont là des infortunes qui méritent toute notre pitié, des attentats qui doivent provoquer toute notre indignation. C'est sur la tombe de ceux qui ont voulu sauver l'ordre social qu'il faut réunir nos larmes et nos regrets, et non sur les actes de faiblesse et de déshonneur de quelques familles qui sont maintenant entraînées par le torrent qu'elles n'ont pas su arrêter, emportées dans le tourbillon de cette politique fougueuse qu'elles croyaient déconcerter par des intrigues.

On n'a jamais voulu voir l'étendue du péril: l'opinion publique de l'Europe a souvent découragé elle-même par sa fausse tendance, les efforts qu'on aurait pu faire pour le conjurer. Eblouie quelquefois des succès du crime, intimidée par sa marche audacieuse et gigantesque, elle a vu en quelque sorte de la folie dans la résistance, et une opiniâtreté dans cette constance généreuse qui, si elle ne combat plus pour le succès, lutte encore pour laisser des examples de vertu qui raniment la loyauté et fécondent la vengeance.

A peine a-t-on aperçu la chute des Tyroliens, et donné des regrets à leur sort; il semble que, dans ces chocs formidables qui ont mis en mouvement de grandes nations, qui ont mis en contact des armées telles qu'on n'en avait jamais vu de si nombreuses dans nos tems modernes sur un champ de bataille, l'opinion ne prenne plus d'intérêt aux événemens, qu'autant qu'ils étendent au loin leur désastres, et qu'ils affectent des populations immenses. Une peuplade simple par ses mœurs, qui s'est armée pour repousser de ses montagnes le despotisme et la corruption, qui a combattu de bonne foi pour sa religion et pour son roi, et qui combattait encore quand le souverain qui l'avait appelée à le secourir, pactisait avec l'ennemi, offrait un tableau trop simple, trop rétréci, trop peu chargé de couleurs, pour attirer tous les regards, pour fixer long-tems l'intérêt public. Les braves sont tombés, et avec eux sont ensevelis leurs actes d'héroïsme, à moins que le voyageur écoutant un jour les récits des vieillards qui en auront été les témoins, ne donne une larme à leur généreux dévouement. Ils sont tombés, et le meurtre de l'homme intrépide qui avait été leur chef a été presque regardé comme la conséquence nécessaire de leur défaite!

Et déjà, ne désespere-t-on pas de la nation Espagnole, parce qu'au lieu d'armées, elle n'a plus que des partis qui harassent l'ennemi dans ses

marches et l'arrêtent dans ses progrès, parce qu'elle n'a plus que quelques coins de territoire que sa valeur dispute aux forces immenses rassemblées contre elle? A peine remarque-t-on maintenant cette lutte parce qu'on la regarde comme trop inégale. On ne veut pas voir qu'elle n'en est que plus digne de l'admiration générale, et que ce petit nombre d'hommes parmi lesquels s'est refugiée la vertu publique, et qui n'ont pas encore désespéré du salut de leur patrie, offre un spectacle plus grand que toutes ces armées sans ensemble dans leurs mouvemens, sans concert dans leurs plans, qui s'étaient formées d'abord pour combattre des forces qui fuyaient devant elles.

Quand l'opinion publique, devenue presqu'indifférente à de si grands intérêts, se ranime tout-à-coup pour donner une grande importance a des événemens d'un ordre inférieur, il est à craindre qu'elle ne soit pas très-disposée à seconder les mouvemens généreux des peuples qui pourrait se soulever encore contre l'affreux despotisme dont le but est d'éteindre partout les traces de la liberté et de la dignité de l'homme.

Sans doute que c'est incident bien déplorable que celui qui nous offre la fille des Césars, partageant le couche d'un soldat parvenu, montant sur un trône usurpé, et recueillant avec l'ennemi de l'humanité le fruit des meurtres que lui et ses prédécesseurs ont commis pour détruire la monarchie légitime de France ; mais il n'y a rien dans cette union qui ne soit le résultat des événemens qui ont affaibli l'Autriche et désolé l'Europe continentale, et des concessions que les princes se sont cru obligés de faire pour conserver leur couronne, ou pour ajouter à leurs états.— Quand les souverains ont abandonné leurs sujets, quand ils les ont cédés comme des animaux qu'on vend sur un marché public, n'ont-ils pas fait un acte plus révoltant, que lorsque battus, délaissés, ils ont acheté la pitié du vainqueur par un sacrifice dont l'histoire offre des exemples ?— Le premier devoir des rois est envers leurs peuples, et les liens de famille sont pour eux d'un intérêt secondaire. Si après la grande et vigoureuse tentative que l'Empereur d'Autriche avait faite pour sauver l'honneur de sa couronne et l'indépendance de ses peuples, si après cet effort immense auquel il avait employé toutes ses forces disponibles, et dont il avait confié la direction à un homme que le vœu de toute l'Europe appelait à un poste si éminent, si, disons-nous, dans le découragement où ses revers ont dû le jeter après une si généreuse détermination, il a cru devoir sacrifier ses propres sujets, ceux qu'il avait excités à s'insurger, s'il n'a pas pu sauver ce brave Hofer si inhumainement assassiné dans Mantoue, comment peut-on croire qu'il aurait eu, pour disputer sa fille au monstre qui l'exigeait comme une proie, un courage qu'il a cru sans doute ou dangereux ou impuissant, lorsqu'il a été forcé d'abandonner les Tyroliens et leurs chefs ?

En reconnaissant Bonaparte, en le saluant comme Empereur, les souverains ont perdu le droit de lui refuser tous les égards et tous les attributs qu'il pouvait considérer comme essentiellement attachés à son titre ; ils se sont dévoués à tous les sacrifices qu'il peut exiger d'eux comme leur vainqueur et comme leur égal. S'il a pu les forcer à le féliciter de chaque victoire qu'il remportait sur l'Indépendance de l'Europe, et de chaque crime, de chaque usurpation qui le conduisait au pouvoir suprême, s'il les a insultés impunément dans les embassadeurs qui les représentaient

près de lui, il n'y a rien dans l'acte par lequel il devient le beau-fils de l'Empereur d'Autriche et le parent de presque toutes les têtes couronnées de l'Europe, qui soit plus révoltant que ces scenes de dégradation dont nous sommes, depuis plusieurs années, les tristes témoins.

Cette jeune princesse encore effrayée des désastres de sa famille et des horreurs d'une guerre qui l'avait forcée à fuir devant un ennemi farouche, passant tout-à-coup dans les bras sanglans de celui dont le nom lui faisait horreur, offre sans doute un tableau touchant. Il faut croire que les pompes qui l'environnent ne l'ont pas empêchée de pleurer en traversant ces campagnes ravagées par l'épée de celui qui va être son époux, de voir dans chaque écu que coûtent les fêtes qui lui sont données, une goutte du sang des sujets de son pere; de frémir en approchant ce trône où s'asseoit avec elle le fantôme de Marie-Antoinette..... Mais si éblouie par les empressemens qui l'ont accueillie dans sa route, par cette magnificence surchargée qu'on a accumulée autour d'elle, peut-être aussi par l'espoir de rétablir sa famille dans son ancien lustre, elle ne repoussait pas secretement cette main qui saisit la sienne comme une conquête; si, frappée des victoires qu'a remportées cet homme, elle voit plus les lauriers qui ceignent sa tête que les meurtres, les trahison, par lesquels il est arrivé au pouvoir; réservons alors notre pitié toute entiere pour les souffrances des peuples, et pour les catastrophes dont le monde est encore menacé.

Lorsque Bonaparte a répudié l'Impératrice surannée, nous avons, un instant, supposé que, dans le choix qu'il ferait pour la remplacer, il ne consulterait que son goût et non sa politique, et que se croyant au-dessus de tous les autres souverains de la terre, il dédaignerait leur alliance, pour mettre sur le trône un être dont la beauté, les grâces et l'esprit auraient charmé ses loisirs.— Mais ici sa politique a vaincu son orgueil, et il a été obligé d'avouer à la face du monde qu'il n'a pu ennoblir ce trône sur lequel il s'est assis, que ses victoires ne lui ont pas concilié le respect des peuples, et qu'il est obligé d'emprunter de cette famille d'Autriche qu'il était venu *châtier*, de cet Empereur à qui il avait refusé une entrevue, l'éclat qui manque à la dynastie qu'il a créée. —Ainsi cette scandaleuse répudiation de Josephine est moins le résultat de l'inconstance et des dégoûts de cet homme que de la certitude qu'il a acquise, qu'aussi long-tems qu'il ne ferait pas monter avec lui sur le trône une princesse tirée d'une des familles souveraines de l'Europe, il pourrait bien être pour les Français un objet de haine et d'effroi, mais qu'il serait toujours exposé à leurs sarcasmes, et n'obtiendrait jamais leurs hommages. Ainsi en portant la guerre au sein de l'Autriche, il avait en vue d'humilier assez cette puissance pour qu'elle ne vît plus d'autre moyen de conserver son existence, qu'en lui livrant un des rejetons de la famille impériale.— Combien cet homme dont le nom formidable retentit dans tout l'univers, dont l'orgueil est encore plus extravagant que ses forfaits ne sont atroces; combien il a dû souffrir quand il s'est avoué à lui-même qu'après tant d'années de succès, de triomphes extraordinaires, il n'y avait en lui rien de royal, rien de ce charme secret, de cette majesté souveraine qui commande l'obéissance en même tems que le respect des peuples, que lui et les individus de sa burlesque dynastie n'étaient à leurs veux que des parvenus; que l'Europe était subjuguée par sa fortune, peut-être

éblouie par ses victoires, mais qu'elle ne voyait en lui qu'un tyran et non un roi!—Et comment a-t-il cru résoudre ce problême qui pesait sur ses destinées? Il a bien senti qu'il n'y avait que l'excès du malheur qui pût faire consentir un prince à l'excès de la honte. Alors il a rassamblé ses armées; il s'est avancé vers le pays où était la proie qu'il convoitait, il l'a dévasté, rançonné, il y a livré des batailles sanglantes; il a forcé à la fuite cette famille à laquelle il voulait s'allier; il n'a point cherché à adoucir pour elle les maux de la guerre ni les horreurs de la défaite; au contraire il l'a poursuivie de ses menaces, lorsqu'elle ne l'était pas de son épée; il ne lui a permis ni repos ni consolation: et quand il a cru que la terreur, et l'infortune avaient suffisamment affaibli ses préventions, que les miseres de la fuite, et la perspective de l'exil l'avaient réduite à se rendre à discrétion, il a commencé sous ces tristes auspices des négociations pour un mariage dont il a défrayé depuis les solennités, avec les dépouilles de l'Autriche.... Toute l'Europe connaît maintenant les motifs de cette guerre qui a produite tant de manifestes: c'était pour arracher du palais impérial de Vienne, une victime que lui aurait disputée la fierté de la maison d'Autriche, si cette grande famille avait eu encore autour d'elle des armées avec lesquelles elle pût repousser la honte dont on voulait la flétrir; c'était enfin pour honter son ignoble race sur une souche auguste qu'il a inondé l'Allemagne de sang, et fait verser tant de larmes au peuple auquel il offre une souveraine, et à celui de qui il la reçoit.

Maintenant, quelle sera la destinée de cette jeune princesse, et quels seront les effets de ce mariage qui sort entierement Bonaparte de ses anciens attachemens, et qui lui donne d'autres intérêts de famille? —Il n'est pas douteux que les Français et surtout les habitans de la capitale de la France n'aient vu avec joie associer au trône de Bonaparte une princesse qui rendra moins serviles et moins déshonorans les hommages que la crainte les forçait de prodiguer à ce tyran atrabilaire, et qu'ils n'attendent de l'influence d'une jeune et belle souveraine un changement dans les mœurs d'un homme qui n'a encore rien aimé ou qui aurait rougi d'avouer qu'il aimait.— On peut donc croire que le mariage de Bonaparte a été accueilli par l'allégresse publique. Mais plus elle aura été sincere ou expansive dans ses démonstrations, et plus elle aura dû contraster avec ces applaudissemens soudoyés, avec cet enthousiasme factice que les soins de la police excitaient autour de lui lorsqu'il se montrait en public. Cet homme plein d'envie et d'orgueil verra donc que ce n'est point lui que saluent ces acclamations d'espérance et d'ivresse, que jusqu'à ce jour rien de semblable ne s'est manifesté à son aspect, enfin que la fille d'un souverain vaincu, humilié, est l'object de plus de transports, reçoit plus d'hommages réels que lui, lorsqu'entouré de ses trophées, et suivi des dépouilles des peuples subjugués, il se montrait aux Français le front ceint de nouveaux lauriers. Ainsi loin d'avoir goûté dans ces fêtes les jouissances qu'attendait son amour-propre, il a dû y recevoir de ces avertissemens qui lui ont prouvé que le charlatanisme des conquêtes peut un instant fasciner les yeux des peuples, mais que leur instinct les ramene toujours à la légitimité.

On peut conjecturer cependant, que cette union qui introduit Napoléon dans une famille souveraine, le dégoûtera un peu de la sienne propre, et qu'il verra que tous ces indi-

vidus dont il veut faire des rois, et qui ne peuvent pas même être des tyrans, seront tôt ou tard la risée de l'Europe, lorsqu'elle sera revenue de la stupeur et de l'effroi que lui causent les changemens extraordinaires dont elle est témoin et victime. Alors peut-être reportant à cette famille qui en le recevant dans son sein s'est presqu'identifiée à son existence, les intentions ou les sentimens qu'il avait pour la sienne, il cherchera par l'élévation des Archiducs à expier les maux qu'il a faits à l'Autriche, et à donner au monde quelques gages de paix et quelques motifs d'espérance. Déjà l'Allemagne se promet quelque repos des nouvelles dispositions dans lesquelles elle le suppose, déjà ceux qui ne veulent pas sentir que le bien ne peut venir d'une source empoisonnée, attendent une nouvelle époque de prospérité et de bonheur du changement qui vient de s'opérer dans la situation, et dans les affections de l'ennemi de l'humanité ..... Quant à nous qui ne verrions dans cette fausse apparence de félicité, qu'un nouveau prestige destiné à tromper la puissance qui repousse toute liaison avec lui, nous nous abstiendrons pour le moment d'offrir des conjectures qui pourraient paraître, aux uns trop audacieuses, aux autres trop désespérantes.

POESIE.

LES AURORES BOREALES.

. . . . Vers cette zone, où le ciel plus vermeil
Epanche en fleuves d'or les rayons du soleil,
De ses plus riches dons la lumiere suivie
Prodigue les couleurs, les parfums et la vie;
L'onctueux aromate y verse ses ruisseaux,
De plus vives couleurs y parent les oiseaux,
Les fleurs ont plus d'éclat, la superbe nature
Revêt pompeusement sa plus riche parure,
Tandis que, déployant son lugubre coup-d'œil,
Le Nord décoloré languit dans un long deuil.
Mais, que dis-je ? le Nord dans ses vastes domaines,
Contient de la clarté les plus beaux phénomenes.
Eh ! qui ne connait pas, dans ces climats glacés,
Ces feux par qui du jour les feux sont remplacés;
Là le pôle, entouré de montagnes de neige,
Conserve de ses nuits le brillant privilége,
Ces immenses clartés, ces feux eblouissans,
Au sein de l'ombre obscure au loin resplendissans :
Qui même avec les cieux, où le jour prend naissance,
Rivalisent de luxe et de magnificence :
Long-tems l'erreur les crut, dans ces âpres climas,
Le reflet des glaçons, des neiges, des frimas,
Des esprits sulfureux exhalés de la terre
Qui présageaient la mort, la discorde et la guerre,
Et jusque sur leur trône épouvantaient les rois.
Enfin, la vérité fait entendre sa voix,
Nous dit que le soleil enfante les aurores.
Ces merveilles du ciel, ces pompeux météores,
Abaissés, élevés, l'air pur ou nébuleux,
Refuse, admet, accroît ou tempere leurs feux,
Souvent l'épais brouillard tient leurs flammes captives,
Souvent laisse percer leurs clartés fugitives,
Ils glissent en reflets, s'échappent en lingots,
Ou d'une mer de feu roulent au loin les flots ;
Ici blanchit l'argent et là jaunit l'opale,
Là se mêle à l'azur la pourpre orientale;
Tantôt en arc immense ils prennent leur essor,
Roulent en chars brûlans, flottent en drapeaux d'or,
S'élancent quelquefois en colonnes superbes,
S'entassent en rochers, ou jaillissent en gerbes,
Et, variant le jeu de leurs reflets divers,
De leur pompe changeante étonnent ces déserts.
De là, si l'on en croit les récits des poëtes,
De la riche nature élégans interpretes,
Deux lumineuses sœurs, au visage riant,
Rayonnent l'une au Nord, et l'autre à l'Orient.

ENIGME.

Souvent on me ravit, et toujours je demeure,
Sans passer dans les mains de celui qui me prend;
Je suis le plus petit, et je suis le plus grand,
Et l'on ne peut me voir qu'aussitôt que je meure.

PROCLAMATION DE L'ARCHEVÈQUE VICEROI DU MÉXIQUE CONTRE LES SÉDUCTIONS DES BONAPARTES.

Habitans de la Nouvelle Espagne, Sujets de Ferdinand VII, élevez vos esprits et réjouissez-vous dans ce tems joyeux de la Paque, car la mine que vous redoutiez a déjà enveloppé dans son explosion dévastatrice vos propres ennemis. Le nuage tempétueux qui vous menaçait de loin a atteint notre continent, et s'est évanoui dans les airs sans lancer ses foudres. Le pouvoir et la férocité que le monstre de l'Europe possédait sont venus échouer sur nos côtes, et sa faiblesse et son impuissance vous fournit une belle occasion pour le tourner en ridicule. Enfin, l'expédition que l'impitoyable oppresseur de notre Roi a équippé pour renverser ces royaumes, a été prise par la vigilance de votre gouvernement. Vous n'avez plus rien à craindre; l'usurpateur des trônes et des royaumes a été frustré dans l'unique coup qu'il pouvait diriger contre vos possessions et votre loyauté.

Si vous eussiez lus ses proclamations, également ridicules et impolitiques, remplies de barbarismes et de solécismes, vous n'auriez pu vous empêcher de sourire: les expressions remplies de menaces (suffisantes pour exciter votre colere et votre vengeance) dont il se sert pour vous forcer à l'obéissance, sont l'avantgarde de l'armée fantastique avec laquelle il vient vous attaquer. Des instructions, que l'ignorance seule de votre constitution politique et des progrès de vos acquisitions scientifiques, sont les seules armes et munitions militaires avec lesquelles il a songé subjuguer vos cœurs; cinq cens émissaires, qu'il a distribués dans l'Amérique du Nord et celle du Sud, la plus grande partie des Espagnols proscrits, sans doute très mal satisfaits de leurs honneurs et de leur vie, sont les nombreuses légions qu'il destinent pour conquérir l'empire invincible de l'Amérique Méridionale. Ecoutez comme vous parle l'Intrus Monarque Joseph, en date du 2 Octobre dernier:—

"*Espagnols de mes possessions de l'Amérique: Votre légitime souverain vous exhorte à la soumission, à moins que vous ne vouliez encourir la peine réservée pour des sujets rébelles. Si, contre mon espoir vous persistez dans votre erreur, je vous punirai comme des rebelles, et la peine que j'infligerai sera si sévère que le plus intrépide parmi vous en frémira. S'il se trouve des traîtres parmi vous, je saurai les châtier selon que le cas le requerra.*"—Que pensez vous présentement nobles et généreux Méxicains, de la douceur avec laquelle votre nouveau Sultan vous traite, et espere de gagner votre amour?

Dans un autre endroit il dit, *que si vous n'obéissez pas, votre ruine est accomplie*; et il ajoute dans un autre, *que le fanatisme de la religion est l'hydre qu'il vient détruire; que vous êtes plongés dans un état de dégradation et d'ignorance; que l'hypocrisie monacale vous a égarés et endormis; que les curés et les pasteurs l'aideront dans ses intentions, et vous empêcheront de transgresser; qu'il est tems présentement que vous reprenniez votre dignité, et que l'égoïsme vous a déjà tenus trop longtems assujetti dans l'abrutissement.* En voila assez; ceci est un échantillon de la proclamation qui vous est adressée par ce roi lunatique et impudent, aussi ignorant de la religion qu'il affecte, que de l'état véritable de la sagesse de votre clergé et de vos moines. En voilà assez pour le détail de son avant garde.

Quand à ce qui regarde les instructions qu'il a dicté lui-même, afin que ses émissaires puissent vous séduire, leur contenu est encore plus absurde. Il vous nomme *un peuple tenu dans l'esclavage*, et dit *qu'il exige seulement que vos ports soient ouverts pour le bénéfice du commerce*, faisant ressouvenir ses émissaires que, *pour le présent, il n'exigerait autre chose.* Ah! perfide imposteur! ouvririons-nous nos ports et te permettrions-nous de commercer; accepterions nous les secours de tes troupes, que ferais-tu d'*un peuple d'esclaves?* et que pourrais-tu espérer d'*un peuple* réduit à un état d'*abrutissement et d'ignorance?* Non, nous ne sommes pas *esclaves*, ni ne serons jamais tes *esclaves*; nous ne sommes pas si *ignorans* ni si *abrutis*, que tu affectes de croire; ni n'avons nous besoin des lumieres que tu nous offre. Et si tu n'aspires qu'à commercer avec nous, pourquoi t'arroges tu le titre de *notre Roi et Souverain légitime!* Pourquoi nous menaces-tu de *toutes les rigueurs du châtiment*, si tu n'avais dessein que de nous assister à secouer un joug, duquel nous ne nous sommes point plaint?

Il ordonne à ses satellites de mettre sous vos yeux les avantages que vous retirerez de la culture des *olives*, du *lin* et du *chanvre*, sous sa protection. Pouvez-vous vous empêcher de rire, heureux Méxicains, de l'ignorance de cet intrus protecteur, qui ne connait rien de la

quantité d'oliviers répandus sur la surface de votre pays, et dont il est indigne de goûter l'huile riche et délicieuse ? Ne sait-il pas que vous avez le droit, non seulement de cultiver les olives, mais aussi le lin et le chanvre, pour l'encouragement desquels le gouvernement espagnol a été très zélé.

Il dit, *vous aurez des Manufactures comme celles qui sont en Europe.* Contradictions monstrueuses, dignes des idées dérangées des Bonapartes. Eh bien, avec quoi peut-il commercer dans vos ports ? Quelles cargaisons les bâtimens de Napoléon peuvent-ils vous apporter ? Viendront-il chez vous pour acheter vos marchandises et vos denrées avec l'or et l'argent des mines de France ? Certainement vous ne serez point les dupes de pareilles absurdités.

Il recommande sérieusement à ses émissaires de vous représenter avec les couleurs les plus vives l'injustice de la conquête de ces royaumes par les Espagnols ; leurs cruautés et la tyrannie qu'ils ont déployés en détrônant les Monarques Indiens. Voyez, voici une autre incongruité, qui prouve justement que votre prétendu roi ne connait pas l'état et la constitution du peuple qu'il appelle *ses sujets.* Il n'est pas encore instruit qu'il y a ici des Indiens et des Espagnols ; que les premiers sont contens non seulement d'avoir été délivrés de l'obscurité de l'idolatrie, mais aussi du joug pesant et sanguinaire de leurs despotes ; et pour les mêmes raisons opposeront la race de Napoléon encore plus sanguinaire que celle des Montézumas, s'ils venaient pour les sacrifier. Et ignore-t-il que les derniers, (les Espagnols) auxquels il parle si indécemment, sont leurs enfans et leurs descendans, et les heureux possesseurs de la moitié de ce Paradis Terrestre. Que cet entremetteur alors confesse son manque de politique, ou bien qu'il abandonne son plan diabolique, qui a pour but de troubler la tranquilité qui regnent parmi vous, O heureux sujets de Ferdinand.

Le pitoyable frere de Napoléon ôse ordonner à ses émissaires de se servir des domestiques et des valets pour corrompre tous ceux qui paraissent opposés à ses prétensions. Tel est le monarque qui aspire à s'asseoir sur le trône de notre humain et catholique souverain Ferdinand VII. Tel est le nouvel allié de l'Amérique ; tel est l'indigne protecteur qui vient pour nous rendre heureux sans notre participation, et même dans le tems où nous n'envions pas le sort des nations les plus heureuses. Telles sont les armes avec lesquelles il espere conquérir l'Amérique Espagnole.

Et avec quelles troupes ? Avec dix brigands et misérables Espagnols, indignes de leur pays, qu'il a envoyés au Méxique ? quatre à Guatemala ; six au Pérou ; trois à Santa Fé, et trente autres répandus dans les Iles et ailleurs ; et qui doivent être augmentés jusqu'au nombre de cinq cens. Des hommes inconnus même dans leur pays natal, et dont la plus grande partie sont aussi ignorans des dispositions vertueuses, fidelles et éclairées des habitans de l'Amérique, que de la religion de leurs pères, et des obligations que leur a imposé le ciel, aussi bien que le pays qui leur a donné naissance.

Pouvez-vous, Méxicains, avoir quelque chose à craindre d'une armée si ridicule et sans expérience ? Non, je vous vois tous également inquiets de découvrir les cachettes de ces malheureux émissaires. Je vous aperçois cherchant dans les villes et rodant dans les bois à la recherche de ces créatures infatuées, et prêts à les délivrer, afin qu'ils puissent expier par leur punition, leur témérité et leur abominable entreprise.

Vous désirez aussi voir les proclamations qui vous sont adressées par ce Roi Harlequin, que l'on a consigné aux flammes, et qui ont été accompagnées de vos exécrations. Votre souhait sera accompli aujourd'hui. Ce jour de triomphe et de victoire pour l'Amérique, attaquée par les seules armes qui pouvait lui faire quelque impression, sera célébré avec joie et allégresse en conséquence de la déconfiture des projets insensés et de l'espoir mal fondée des spéculateurs politiques et de leurs malheureux agens.

Je les ai appelées les *seules armes*, parce que quoique nous ayons été informé de l'approche d'une escadre française avec des troupes destinées pour faire une descente sur nos côtes, vous ne devez ni les attendre ni les craindre ; car les maîtres des mers, nos fidelles et généreux alliés les Anglais, sont aux aguets pour frustrer leur tentative. Vous n'avez pas besoin de les craindre ; car si par hazard ils atteignaient nos côtes, ils se convaincraient par expérience, que vous n'êtes pas *un peuple d'esclaves, encore moins plongés dans l'ignorance et la brutalité* ; car tels sont les épithètes renfermées dans sa vile et détestable proclamation. Leur arrivée ne pourrait que contribuer à augmenter les triomphes et les réjouissances

dont nos cœurs sont aujourd'hui remplis par la découverte et la faillite des fourberies et des trames infâmes du prétendu législateur de l'univers.

J'ai aussi dit qu'elles sont les *seules armes qui peuvent vous incommoder*, parceque votre honneur, ô sujets de Ferdinand, est choquée de l'idée témérairement conçue de votre vertu et de votre loyauté, par le roi que vous a destiné le prétendu arbitre des nations. Il insulte votre religion et votre fidélité ; il insulte votre génie et votre éducation ; il insulte votre réputation et votre bravoure comme Espagnols ; il croit que vous êtes aussi engourdis que les Mahométans d'Egypte ; aussi froids et glacés que les Caffres ; et quelle plus grande calomnie que de proclamer que les ecclésiastiques de l'Amérique du Sud co-opéreraient dans ses desseins, et qu'ils deviendraient ses agens sacriléges dans le tribunal sacré de la confession ? Etant aussi ignorant de l'état florissant de votre agriculture, de la richesse et l'abondance dans lesquelles vous vivez, que des progrès éminens que vous avez faits dans la littérature sacrée et profane ; n'est-il pas étonnant qu'il ait conçu l'idée de vous séduire par une proclamation que l'étudiant le moins instruit de nos séminaires aurait rougi de s'en avouer l'auteur.

Je vous assure, très fidelles habitans de la Nouvelle Espagne, et avec toute la sincérité d'un caractere épiscopal, que si j'ai été jusqu'ici aussi vigilant, ce n'était point la crainte des armes de notre ennemi commun ; mais simplement le soupçon que j'avais formé que son génie rusé et diabolique aurait pu mettre en œuvre pour vous séduire, quelques-uns de ces projets brillans et fascinans avec lesquels il a ébloui et perverti une grande partie de l'Europe. Mais à présent que j'aperçois combien futiles et impotens, et même méritant le mépris, sont toutes les mesures qu'il a prises, je reposerai paisible, même au milieu des transports de joie et d'allégresse qui vont avoir lieu pour la découverte de ces proclamations grossieres avec lesquelles il se flattait de corrompre vos cœurs et vos mœurs.

Que l'intrus Joseph et son séditieux frere soient avertis de la clameur universelle d'indignation avec laquelle les habitans de Mexico et de toutes nos autres cités ont reçu une proclamation, qui parait plutôt faite pour les barbares de Guinée, que pour des hommes solidement religieux, éminemment éclairés et suffisamment heureux, et d'autant plus content de leur situation actuelle, qu'ils sont déterminés non seulement de ne pas reconnaitre la souveraineté de Joseph, mais aussi de ne requérir en aucune maniere la misérable protection de Napoléon.

Heureux Pays ! qui ne sera jamais foulé par l'aigle noir qui a rempli l'Europe d'effroi. Sujets de Ferdinand, vous êtes trois fois heureux, puisque vous êtes l'unique peuple qui ne peut être trainé de force pour servir dans les avants-gardes des armées que l'ami perfide de la Russie préparent pour chasser de l'Europe les souverains de Pétersbourg et de Constantinople. Avec ces armées vous marcheriez, fidelles Méxicains, si vous étiez aussi crédules, barbares et ignorans que le tyran vous représente ; et telle est également la régénération qu'il vous promet. Que la honte soit l'héritage du malheureux qui, ne possédant aucune idée juste du génie, du caractere, de la situation et des talens, loyauté et instruction universelle des Méxicains a entrepris malicieusement de les séduire, conquérir et ensuite les envelopper dans une ruine sans remede.

Hélas ! quelle misere ! puissions-nous entendre les plaintes de nos freres dans la Vieille Espagne, qu'il a trompé par de fausses promesses ! Sa cruauté ne serait pas rassasiée par la possession de vos mines, de vos biens et de vos effets ; de piller et de saccager vos habitations ; d'arracher de votre sein vos femmes et vos filles chéries, pour rassasier la concupiscence infernale de ses troupes sanguinaires ; de vous conduire en captivité et ensuite vous faire mourir de faim. En vous se vérifierait la prophétie de Jérémie, depuis longtems vérifiée à Jérusalem. *Vos enfans demanderont du pain à leurs meres, et ils n'en auront pas à leur donner : et vous tous serez consumés par la famine dévastatrice et dévorante.*

Tout ceci a été exécuté dans la Vieille Espagne ; mais il a fait encore plus, et il vous en ferait de même s'il lui était possible de vous tromper. Il détruira vos temples et vos autels ; il convertira les églises du Très-Haut en écuries, casernes et théâtres ; il volera tous les vases sacrés d'or et d'argent qui sont dans vos églises, sans épargner même les tabernacles et les ciboires* où est déposé le Très-Saint-Sa-

* *Dans le Couvent de l'Instruction de cette Cour nous en conservons un qui avait été volé par les Français en Espagne, et qui nous a*

crement; il jettera à terre la sainte hostie et marchera dessus ; il s'en servira pour cacheter ses dépêches ; il donnera la mort aux prêtres qui ne se conformeront pas à ses sentimens corrompus ; et étant ainsi privés du contentement et de la consolation des saints sacremens, vous périrez comme les animaux des champs ; il dissoudra les monastères réguliers et vous privera par-là des secours spirituels ; son insatiable incontinence ne sera satisfaite qu'après avoir violé les vierges chastes et saintes, et il les tirera de force de leurs couvens et les obligera de mendier leur pain sans espoir de secours, car sa main dévastatrice n'aura rien laissé. M'exprimerai-je plus clairement ? Vous serez privé de religion, de clergé, de sacrifices, de consolations spirituelles, à l'heure de la mort, et après avoir été dépouillé de tous vos biens temporels vous perdrez ceux de l'éternité. En un mot, vous retomberez dans cet état horrible des gentils et de l'idolatrie dans lequel ce royaume était plongé quand la Grâce de Dieu vous appella à la foi, dans laquelle vous avez continué jusqu'à présent, sous les auspices et la faveur de la Mere de Miséricorde, dont vous avez invoqué et éprouvé l'intercession jusqu'à présent, au nom et aux images de laquelle le tyran porte une haine mortelle.

Pouvez-vous vous imaginer que j'exagere ? Cet homme pervers a fait beaucoup plus de mal que tout ceci ; il cherche à présent à vous tromper sous le titre de roi pacifique, n'étant en réalité qu'un loup affamé et un esprit malin de l'enfer cherchant à vous dévorer.

Et, serait-il possible que vous vous laisseriez fasciner par ces Ante-Christs, ces émissaires perfides ? Ne les envisagerez-vous pas avec horreur, pour les délivrer à ce gouvernement, afin qu'ils subissent la punition dûe à leurs crimes.

A présent, mes enfans, je vous parle comme votre pasteur. Ecoutez et répétez avec moi les prières et les invocations que j'ai adressées au ciel; au milieu de mes afflictions, car je brûle de zele pour la maison de Dieu et pour le salut de vos ames.

Toi, ô Seigneur, tu nous a découvert les pensées de nos ennemis, et les expédiens qu'ils ont formé contre ton nom sacré ; tu connais leur malice, et cela sous l'apparence de la paix et de la religion, ils traitent ton peuple comme des Fanatiques, trompés par leurs ministres et leurs pasteurs. Mais toi, ô Dieu des armées, vengeur des torts, qui châtie l'iniquité et qui examine nos cœurs, léves-toi et juges notre cause. Montres-nous la vengeance que tu veux exercer contre tes ennemis. Fais nous voir l'iniquité de tes persécuteurs châtiée, leurs desseins confondus et ta justice prévaloir. Fais nous voir tes enfans triompher des artificieux qui prétendent les exterminer de dessus la surface de la terre. Fais nous voir l'humiliation de tous ceux qui cherchent notre destruction ; et puisses-tu être reconnu, adoré et obéi par toutes les générations ; et si pour détruire tes ennemis et les nôtres la force de nos valeureux soldats qui se battent en ton nom ne suffit pas, ton bras tout-puissant accomplira le reste.

Et vous généreux guerriers, marchez avec confiance aux points de défense que le gouvernement vous a signalé, afin que si l'ennemi, ignorant tel qu'il est de nos troupes nombreuses, et sans connnaissance du terrein sur lequel il songerait à nous attaquer, il ne trouverait que sa ruine. Courage, mes enfans, Dieu est avec nous ; il ne souffrira jamais que son héritage passe dans des mains impies. Mourons plutôt ; car en mourant, nous laisserons à la postérité future un nom glorieux ; nous rendrons gloire à Dieu et nous acquérerons le mérite de la vie éternelle, puisque à l'exemple des Macabées, nous renonçons le temporel pour Dieu, pour la religion, pour notre patrie et pour notre roi légitime. Donné à Mexico, le 24 Avril, 1810.

(Signé) L'ARCHEVEQUE VICE ROI.

été apporté d'Espagne, par un Jésuite, homme très respectable, venu dernierement de cette partie.

PENSÉES DE BALZAC.

Sur l'Incertitude de nos Jugemens.

C'est le moyen de faire souvent injustice que de juger toujours du mérite des conseils par la bonne fortune des événemens. Ne nous laissons pas éblouir à l'éclat des choses qui réussissent Ce que les Grecs, ce que les Romains, ce que nous-mêmes avons appelé une prudence humaine, c'était une heureuse témérité.

Il y a eu des hommes dont la vie a été pleine de miracles, quoiqu'ils ne fussent pas saints, et qu'ils n'eussent pas dessein de l'être. Le ciel bénissait toutes leurs fautes, le ciel couronnait toutes leurs folies.

Il devait périr, cet homme fatal (nous le considérâmes, il y a quelques jours, dans l'histoire de l'Empire d'Orient,) il devait périr dès le premier jour de sa conduite, par une telle entreprise; mais DIEU voulut se servir de lui pour punir le genre humain et tourmenter le monde. —La justice de DIEU voulait se venger et avait choisi cet homme pour être le ministre de ses vengeances.

La raison concluait qu'il tombât d'abord pas les maximes qu'il a tenues; mais il est demeuré longtems debout par une raison plus haute qui l'a soutenu; il a été affermi dans son pouvoir par une force étrangere, et qui n'était pas de lui, une force qui appuie la faiblesse, qui arrête les chûtes de ceux qui se précipitent, qui n'a que faire des bonnes maximes pour produire les bons succès. Cet homme a duré pour travailler au dessein de la Providence. —Il pensait exercer sa passion et il exécutait les arrêts du ciel. Avant que de se perdre, il a eu le loisir de perdre les peuples et les états, de mettre le feu aux quatre coins de la terre, de gâter le présent et l'avenir par les maux qu'il a faits, par les exemples qu'il a laissés. *Un peu d'esprit et beaucoup d'autorité*, c'est ce qui a presque toujours gouverné le monde, quelquefois avec succès, quelquefois non, selon l'humeur du siecle, salon la disposition des esprits plus farouches ou plus apprivoisés.

Mais il faut toujours en venir là; il est très vrai qu'il y a quelque chose de divin; disons davantage, il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les états. Ces dispositions, cette humeur, cette fievre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude, viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. DIEU est le poëte et les hommes ne sont que les acteurs.

Ces grandes pieces qui se jouent sur la terre, ont été composées dans le ciel; et c'est souvent un faquin qui en doit être l'Atrée ou l'Agamemnon.

Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe gueres de quels instrumens et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre ou César.

DIEU dit lui-même de ces gens-là, *qu'il les envoie en sa colere et qu'ils sont les verges de sa fureur*. Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre; les verges ne frappent ni ne blessent toutes seules; c'est l'envoi, c'est la colere, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables.

Cette main invisible donne les coups que le monde sent; il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme, mais la force qui accable est toute de DIEU.

(Socrate Chrétien.)

DROIT NATUREL ET *DROIT DES GENS.*

Il vient de paraître à Londres un Traité de droit naturel, politique et civil, adapté aux circonstances, qui porte pour titre LA VOIX DE LA NATURE SUR L'ORIGINE DES GOUVERNEMENS, et pour épigraphe:— *Litem natura diremit*, parce que toutes ses preuves sont tirées de la nature elle-même.

Le principe fondamental sur lequel roule tout ce traité, c'est que

toute espece d'autorité venant *d'autor*, l'autorité universelle a pris essentiellement sa source dans l'auteur universel de chaque peuple.

Cet ouvrage fortement pensé, contient 6 grandes questions, toutes également dirigées contre l'esprit révolutionnaire de nos jours, et dont voici la substance.

1er. Question—*Egalité des droits.*—Impossible d'après la nature, d'après la raison, d'après l'expérience, d'après l'histoire et tous les monumens. Jamais les hommes n'ont été *sans chefs*, *sans autorités*, *sans propriétés*, comme on le suppose.

2e. Question.—*Contrat Social.*—Absurde dans ses préliminaires, extravagant dans le contrat, impossible dans la législation, impracticable dans la constitution, terrible dans ses essais, faux dans tous ses principes, d'où il résulte que les conventions primitives n'ont jamais existé.

3e. Question.—*Source des autorités.*—La définition de l'autorité en général, est si simple qu'on est étonné de ne la trouver nulle part, *si naturelle* qu'on serait tenté de croire qu'on l'a toujours connue *si vraie* qu'il est impossible de la remplacer par une autre. *Toute espece d'autorité vient* d'autor; *et l'autorité universelle, de l'auteur universel de chaque peuple.* Toutes les autres sources et les autres définitions sont fausses.

4e. Question.—*Origines des cités.*—Il est prouvé d'après Aristote, Platon, &c. que par tout pays la cité naquit immédiatement de la famille; conséquemment, que ce fut le pere universel de chaque peuple qui, dès le premeir mariage, fit des parts, porta des lois; que ce fut lui qui, investi par la nature *de l'autorité universelle et souveraine*, la conféra à qui il voulut; à l'aîné ou aux cadets; à un ou à plusieurs, à un sénat, &c. &c. De là les diverses formes de gouvernement, d'autant plus respectables, qu'elles sont fondées sur un principe attaquable.

5e. Question—*Variations des corps civils.*—Vie nomade, vie sauvage, divisions et réunions. Révolutions, leurs causes et leur remede. Au milieu de ses variations, jamais la source des autorités ne varia. Partout ce fut *le pere universel* qui conféra la souveraineté par lui ou ses successeurs, dans les révolutions même.

6e. Question.—*Souverains actuels.*—Comment l'autorité paternelle s'est étendue sur les étrangers, sur les peuples réunis, les pays conquis ou usurpés, par la session réciproque des souverains et des fondateurs, &c.?

Toutes ces questions sont tellement prouvées par la raison, par histoire, par les faits, et par tous les monumens, qu'il paraît difficile de les contredire.

Nouveauté, méthode, ordre, clarté, précision solidité; tout dans cet ouvrage intéresse; tout y respire le bien de l'humanité, tout y concourt le rétablissement des principes, au bonheur des peuples et des gouvernemens. Nous ne doutons pas que quand cet ouvrage sera connu, il n'obtienne une place dans les bibliotheques et qu'il n'intéresse généralement par son importance.

Se trouve chez B. Dulau, et Co. Soho Square:—et chez MM. De la Roche;—De Boffe;—De Conchy; Keating, &c.

AUX QUESTIONS.

La réponse aux QUESTIONS ENIGMATIQUES dans notre dernier numéro est *MIROIR.*

++++

Le mot de L'ENIGME est *SABOT.*

++++

Le mot de L'ENIGME dans le 21e. numéro est *DENS.*

NOUVELLES ETRANGERES

Londres 7 Juillet.—On a reçu un avis de la plus grande importance. Le Prince de la Couronne, le successeur de l'usurpateur du trône de Gustave est mort. Il fesait la revue de quelques troupes dans le voisinage d'Helsingborg, lorsqu'il tomba soudainement de dessus son cheval et expira. Les gazettes de Gottenbourg attribuent sa mort à une apoplexie, plusieurs particuliers veulent qu'il ait été empoisonné, et ajoutent que la chose est confirmée par l'ouverture de son corps qui a été faite après son décès. Les hommes sont toujours portés à croire que quand les princes meurent soudainement, leur mort est occasionnée par quelquelques moyens violens. Nous trouvons, cependant dans la Gazette de Stockholm du 25, quatre jours avant sa mort, que quelque tems auparavant le Prince de la Couronne avait été indisposé, et était suffisamment rétabli de son indisposition pour continuer son voyage. Si on lui avait administré du poison, sa maladie aurait été plus longue. Nous ne l'aurions point trouvé en état de faire la revue de ses troupes et de monter à cheval un moment avant sa mort. Sa mort a beaucoup augmenté la confiance du parti qui a épousé la cause du fils de Gustave, et une lettre d'un correspondant mentionne qu'il y avait eu une insurrection en sa faveur à Stockholm.

Nous avons reçu aujourd'hui d'Amérique, la nouvelle très agréable de la levée du *Non-Intercourse Act*, circonstance qui a répandu la joie la plus vive parmi toutes les classes.

Nos lettres de Plymouth, mentionnent l'arrivée du cartel le Star, de Morlaix, ayant à bord plusieurs officiers qui avaient été faits prisonniers à la bataille de Talavera. Le Star laissa Morlaix le 31 du mois dernier, et heureusement confirme le rapport reçu par le cartel précédent, qui est, que quoique tous les arrangemens pour un échange général des prisonniers ne soient pas finalement décidés, on est dans la ferme espérance qu'ils le seront sous très peu de tems. Nous donnons cet avis à tous les partis concernés dans cette affaire, et prions que cette négociation si importante ait une fin heureuse.

La Compagnie des Indes Orientale a fait présent à l'Ambassadeur Perse d'un superbe poignard ; le manche est couvert de pierres précieuses et la lame est gravée très ingénieusement ; l'étui pour le conserver est fait de velour écarlate et les coutures sont couvertes avec de la dentelle d'or très étroite.

Harwich 6 *Juin.*—Il est arrivé aujourd'hui trois vaisseaux de Rotterdam avec des passagers. Nous apprenons par ces derniers que le Roi d'Hollande et son épouse ont laissé le pays, et qu'il a positivement abdiqué son trône, en conséquence de quoi, l'on s'attendait que la Hollande serait immédiatement annexée à la France. On représente le pays comme étant dans la plus grande consternation et rempli de tumulte ; et plusieurs commerçans des plus respectables arrangeaient leurs affaires, pour ensuite quitter le pays. Le ressentiment des Hollandais est monté au plus haut point, (mais nous craignons qu'une tentative de cette nature serait vaine). L'on mentionnait en Hollande, que les hostilités étaient sur le point de commencer entre la France et la Russie; et l'on ajoute qu'Alexandre est généralement détesté et l'on pense qu'il subira le même sort que son pere.

Des lettres de Dunkirk reçues hier matin en date de Lundi dernier

font mention que Bonaparte avait laissé cette ville pour se rendre à Rouen ; et l'on disait que la premiere chose qu'il ferait aussitôt après son arrivée à Paris, serait de déclarer la guerre aux Etats-Unis de l'Amérique.

Extrait d'une lettre de Gottenbourg, datée Mai 28.

J'ai lu une lettre cet après-midi de la ville de Hambourg en date du 22 du courant, qui dit qu'un nouveau décret de Bonaparte a été publié, qui confisque toutes les propriétés Américaines importées dans la France et ses dépendances, depuis le vingt de Mai, 1809 ; et ordonne de faire vuider dans le trésor public le montant des produits. L'auteur de cette lettre est d'opinion que les mêmes mesures seront prises dans les ports Danois, Prussiens et ceux du Mecklenbourg. Les propriétés en Suède sont considérées comme très en sureté.

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Nous avons reçu depuis la publication de notre dernier numéro des avis de Londres qui vont jusqu'au 22 de Juin. Selon ces avis il ne parait pas qu'il se soit passé aucune chose de décisif soit en Espagne ou en Portugal entre les armées ennemies. Voici un petit abrégé de ce qui nous a paru le plus intéressant dans ces derniers avis.

Le parlement britannique a été prorogé le 19 Juin, lequel jour Sir Francis Burdett sortit de la Tour parmi les applaudissemens de la populace.

Il parait que Napoléon s'est absolument déclaré l'ennemi des Etats Unis en fesant décret sur décret contre le commerce américain, et en pillant leurs vaisseaux et marchandises dans tous les ports où son influence s'étend.

Des lettres de Lisbonne font mention que lorsque Masséna fut envoyé pour commander les troupes françaises en Portugal, son maître lui ordonna de conquérir ce royaume, en lui observant qu'il y ferait sa résidence future.

Selon les derniers avis authentiques de Cadix, il n'y avait aucune apparence que ses braves et fidelles habitans songeassent à se rendre à leurs farouches agresseurs.

Lérida a été pris après avoir soutenu deux assauts par le Général Suchet. Il dit que le nombre de prisonniers qu'il a fait à Lérida se monte à 8 mille hommes.

Ostalric, un fort dans la Catalogne, a aussi été pris après avoir fait une résistance des plus opiniâtres.

LOUIS Napoléon, Roi d'Hollande a déjà fini sa carriere politique dans ce pays ; il a abdiqué la couronne, ou plutôt, on la lui a fait abdiquer par force et d'après les ordres de son supérieur, il a fait transporter son ménage de la Haye, et est parti avec la Reine et sa suite pour Paris.

Le sort de la Hollande a été prononcé depuis longtems : il faut que ce beau pays soit incorporé à la France, comme il agira de même avec l'Espagne et le Portugal s'il peut parvenir à les conquérir.

—

Les Corsaires de S. M. I. & R. *Le Duc de Montebello* et l'*Intrépide*, ont été condamné dans la Cour du District de la Nouvelle-Orléans pour avoir violé nos lois de NON-INTERCOURSE. On s'attend que le corsaire LA PETITE CHANCE subira le même sort.

Le prix de L'Hémisphère est de Dix Piastres par an, payables d'avance.

PHILADELPHIE—IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR J. J. NEGRIN.